

Quand je construis, aménage, ou que je déblaie, nettoie, ordonne, c'est le "mode" ou le "versant" "yang", ou "masculin" du travail qui donne le ton. Quand j'explore à tâtons l'insaisissable, l'informe, ce qui est sans nom, je suis le versant "yin", ou "féminin" de mon être.

Il n'est pas question pour moi de vouloir minimiser ou renier l'un ou l'autre versant de ma nature, essentiels l'un et l'autre - le "masculin" qui construit et qui engendre, et le "féminin" qui conçoit, et qui abrite les lentes et obscures gestations. Je "suis" l'un et l'autre - "yang" et "yin", "homme" et "femme". Mais je sais aussi que l'essence la plus délicate, la plus déliée dans les processus créateurs se trouve du côté du versant "yin", "féminin" - le versant humble, obscur, et souvent de piètre apparence.

C'est ce versant-là du travail qui, depuis toujours je crois, a exercé sur moi la fascination la plus puissante. Les consensus en vigueur m'encourageaient pourtant à investir le plus clair de mon énergie dans l'autre versant, dans celui qui s'incarne et s'affirme dans des "produits" tangibles, pour ne pas dire finis et achevés - des produits aux contours bien tranchés, attestant de leur réalité avec l'évidence de la pierre taillée. . .

Je vois bien, avec le recul, comment ces consensus ont pesé sur moi, et aussi comment j'ai "accusé le poids" - en souplesse ! La partie "conception" ou "exploration" de mon travail était maintenue à la portion congrue jusqu'au moment encore de mon départ, soit. Et pourtant, dans ce coup d'oeil rétrospectif sur ce que fut mon oeuvre de mathématicien, il ressort avec une évidence saisissante que ce qui fait l'essence et la puissance de cette oeuvre, c'est bien ce versant de nos jours négligé, quand il n'est objet de dérision ou d'un condescendant dédain : celui des "**idées**", voire celui du "**rêve**", nullement celui des "résultats". Essayant dans ces pages de cerner ce que j'ai apporté de plus essentiel à la mathématique de mon temps, par un regard qui embrasse une forêt, plutôt que de s'attarder sur des arbres - j'ai vu, non un palmarès de "grands théorèmes", mais un vivant éventail d'idées fécondes⁶³, venant concourir toutes à une même et vaste vision.

2.18. L'enfant et la Mère

◊ Quand cet "avant-propos" a commencé à tourner à la promenade à travers mon oeuvre de mathématicien, avec mon petit topo sur les "héritiers" (bon teint) et sur les "bâtisseurs" (incorrigibles), a commencé aussi à apparaître un nom pour cet avant-propos manqué : ce serait "L'enfant et le bâtisseur". Au cours des jours suivants, il devenait de plus en plus clair que "l'enfant" et "le bâtisseur" étaient un seul et même personnage. Ce nom est donc devenu, plus simplement, "L'enfant bâtisseur". Un nom, ma foi, qui ne manquait pas d'allure, et tout fait pour me plaire !

Mais voilà que la réflexion fait apparaître que cet altier "bâtisseur", ou (plus modestement) l'enfant-qui-joue-à-faire-des-maisons, ce n'était qu'un des visages du fameux enfant-qui-joue, lequel en avait **deux**. Il y a aussi l'enfant-qui-aime-à-explore-les-choses, à aller fouiner et s'enfouir dans les sables ou dans les vases

découverte, y compris dans celui de l'artiste (écrivain ou poète, disons). Les deux "versants" que je décris ici peuvent être vus également comme étant, l'un celui de l'**expression** et de ses exigences "techniques", l'autre celui de la **réception** (de perceptions et d'impressions de toutes sortes), devenant **inspiration** par l'effet d'une attention intense. L'un et l'autre sont présents en tout moment du travail, et il y a ce mouvement constant de "va-et-vient" entre les "temps" où l'un prédomine, et ceux où prédomine l'autre.

⁶³Ce n'est pas que ce qu'on peut appeler les "grands théorèmes" manquent dans mon oeuvre, y compris des théorèmes qui résolvent des questions posées par d'autres que moi, que personne avant moi n'avait su résoudre. (J'en passe en revue certains dans la note de b. de p. (***) page 554, de la note "La mer qui monte. . ." (ReS III, n° 122).) Mais, comme je l'ai souligné déjà dès les débuts de cette "promenade" (dans l'étape "Points de vue et vision", n° 6), ces théorèmes ne prennent pour moi tout leur sens que par le contexte nourricier d'un grand thème, initié par une de ces "idées fécondes". Leur démonstration dès lors découle, comme de source et sans effort, de la nature même, de la "profondeur" du thème qui les porte - comme les vagues du fleuve semblent naître en douceur de la profondeur même de ses eaux, sans rupture et sans effort. Je m'exprime dans un sens tout analogue, mais avec d'autres images, dans la note déjà citée "La mer qui monte. . .".